

Un entretien avec... Louis AUBERT

M. Louis Aubert est un homme d'abord difficile ; non pas qu'il refuse à subir les questionnaires de l'information la plus exigeante, mais on ne lui en laisse pas le temps. Il paraît que jadis, la divine Inspiration, visiteuse délicate, ne descendait que chez l'artiste oisif, exclusivement occupé à la bien recevoir ; elle supporte aujourd'hui d'habiter un appartement, où la sonnerie du téléphone, symbole de la fièvre moderne, grelotte sans discontinuer. C'est à quoi je songeais dans le salon d'attente de M. Aubert, cependant qu'une voix de femme, dans la pièce voisine, interrogeait et racontait... Oh ! il ne s'agissait pas du Prince Charmant ou du petit Chaperon Rouge, ni des hôtes légendaires de la Forêt Bleue, mais bien du gros Mayenne et du huguenot Henri de Navarre. Il me semblait, au laconisme des réponses, que toutes ces horreurs historiques, malgré le patronage de la Muse Clio, n'avaient pas l'heur de passionner le ou la patiente.



Louis AUBERT

Henri IV venait tout justement de proclamer l'Edit de Nantes, quand M. Aubert vint me tirer de ma solitude. Avec bonne grâce, il se prête à l'interrogatoire :

— « Je suis un Breton de Paramé, et si je n'ai jamais sacrifié au culte du folklore, je n'en aime pas moins mon pays natal. Mon père a dirigé lui-même mes premières études de piano. Steiger me recommanda à Lavignac, qui m'enseigna successivement au Conservatoire le solfège et l'harmonie. J'eus comme maîtres Diémer pour le piano et Fauré pour la composition. L'influence de ce dernier, si profonde qu'elle fût, respectait la personnalité de ceux qu'il formait : à preuve les différences qui séparent des tempéraments comme ceux de Schmitt, Ravel, Roger Ducasse, Ladmiraault, et d'autres, élèves de Fauré en même temps que moi.

— De quelle année date votre première œuvre ?

— De 1892. J'ai commencé par une mélodie, « Sous bois », suivie à intervalles plus ou moins longs d'une « Vieille Chanson Espagnole », d'une « Légende », d'une cantate encore inédite, « les Noces d'Apollon et d'Uranie », de multiples mélodies ou chœurs. J'ai donné à cette époque de nombreux concerts avec Firmin Touche, Boucherit, Hasselmanns, J. Thibaud.

— N'avez-vous pas aussi chanté ?

— Si, étant encore enfant ; j'en ai fait partie des maîtrises de la Madeleine et de la Trinité.

J'eus même l'honneur de tenir la partie de soprano solo chez Colonne et à Notre-Dame dans la Messe de Weber. Ces contacts avec la virtuosité violonistique ou vocale m'ont instruit des nécessités de ces deux modes prépondérants de l'expression mélodique.

— Quelle place tient dans votre œuvre la « Forêt Bleue » ?

— On risque l'erreur et la critique à être à la fois juge et partie ; mon biographe du moins, M. Vuillemin, en fait la pièce de résistance d'une période scorde, qu'aurait préparée ma production mélodique et instrumentale antérieure, avec mention spéciale à ma Fantaisie pour piano et orchestre. Mes 6 Crépuscules d'automne de 1908, ma Nuit Mauresque de 1910 et Sillages de 1908 à 12 annonçaient une troisième manière, illustrée jusqu'ici par les Poèmes Arabes et la Habanera... Il ne m'appartient pas d'exprimer là-dessus mon avis ; je hais d'ailleurs certains commentaires, sous lesquels on étouffe dès leur venue les œuvres nouvelles. La jeune école a ce défaut. Encore, s'il s'agissait seulement de gloses explicatives, destinées à éclaircir une beauté abstruse pour des auditeurs peu clairvoyants. Mais le plus souvent, on ne saurait dire laquelle a été conçue la première, de l'œuvre et de la glose ; la musique est réduite au rang de paradigme, appliquant une règle de la nouvelle grammaire esthétique ; d'où cet art « volontaire », systématique, et, parce que construit par

des esprits jeunes, imbu de paradoxe. On renverse avec entrain les idoles, quitte à les relever avec une pirouette qui masque la contradiction, quand la foule moutonnaire, après avoir protesté, a fini par s'incliner devant les dieux nouveaux. On fabrique en ce moment du Gounod, du Delibes ; stupeur de la foule, à qui l'on avait persuadé jusque-là de voir en eux des pompiers. Et le jeu continue.

— Englobez-vous tous les jeunes dans cette condamnation ? Et leur effort vers la clarté de l'écriture ne mérite-t-il pas la sympathie, étant au fond un geste de franchise, le rejet d'une parure facile, sous laquelle certaines œuvres naguère applaudies, dissimulaient leurs disgrâces physiques ?

— Franchise, si vous voulez, et qui coûtera cher à quelques-uns ! Tant mieux d'ailleurs. Cette auto-élimination permettra aux artistes vraiment doués, un Ferroud dans la force, un Delanoy dans la délicatesse par exemple, de s'affirmer sans conteste...

* * *

Ce disant, M. Aubert décroche le téléphone (ceci n'est pas un artifice dramatique ; nous laissons ces diversions faciles au théâtre contemporain). M. Aubert décroche donc le téléphone, qui depuis quelques instants met un trille obstiné sur le duo de notre conversation. Faisons grâce au lecteur des bouts de phrases « vécus » à la Bataille, qui ponctuent une communication téléphonique et résumons :

— ... « On m'avertit *in extremis* que ma « Forêt Bleue » va être donnée en Hollande, à Arnhem. Bien heureux encore qu'on ait songé à m'avertir !

— N'en prévoit-on pas aussi une reprise à Paris ?...

— Cela m'étonnerait, bien qu'elle soit maintenue au répertoire. L'homme propose, les circonstances disposent. J'avais voulu écrire une œuvre scénique et française : eh bien, elle a été créée à Boston et, si dirigée par Caplet, du moins jouée par des Américains ; elle a été donnée trois ou quatre fois en Hollande ; et la station anglaise de Daventry la radio-diffusera prochainement. J'ajoute que si elle doit figurer en France au moins partiellement à un programme de cette saison, ce n'est pas sur une scène mais grâce à l'Association symphonique des Concerts Colonne.

— Avez-vous dans vos cartons des œuvres destinées à voir bientôt le jour ?...

— Je travaille à une œuvre orchestrale et à quelques pièces très faciles pour piano.

— L'Espagne vous inspire-t-elle toujours ? Vous en avez si parfaitement saisi la couleur qu'on se demande comment, étant de race bretonne, vous avez pu écrire des pages comme les Poèmes arabes et la Habanera.

— Le plus curieux est que je n'ai pas vécu en Espagne ; dans mes nombreux voyages, je n'en ai guère que franchi la frontière. Quant à l'Orient, je rêve d'y aller, mais ce n'est encore qu'un rêve. Cet attrait de l'Espagne sur mon imagination remonte loin : à la « Vieille chanson espagnole », que j'ai composée en 1894, après une visite à une « Reconstitution de l'Espagne Mauresque », installée à la Porte Maillot (!)

— N'avez-vous pas cherché à expliquer cette influence mystérieuse, cette connaissance intuitive, qui a surpris d'authentiques Castillans ?

— C'est peut-être la lointaine résonance d'une origine ibérique. Les Bretons ont toujours été de hardis voyageurs. Chérik Ganem m'affirmait autrefois que Cancale était une vieille colonie hispano-mauresque ; le type des femmes, petites et brunes, le ferait croire.

* * *

De nouveau, le téléphone... M. Aubert décroche avec résignation. « .. Où est éditée ma Sicilienne ? Je n'en ai jamais écrit. Vous devez m'attribuer une œuvre de mon homonyme, Louis Aubert, compositeur du XVIII^e siècle... »

— Voyez, reprend M. Aubert : les contemporains ne suffisent plus ; les morts eux-mêmes nous assaillent de persécutions posthumes. Plus que jamais, le métier d'artiste est une longue patience...

M. ROUSSEAU.